

for reviewing materials for children, what is generally reviewed, and where the reviews are published. In this context one annoying shortcoming of the book becomes evident. Although the authors are from the Faculty of Library and Information Services at the University of Toronto, their book has a decided American bias. Only one Canadian publication is on the list of "Reviewing Journals" (*Canadian children's literature* is not mentioned); and Canadian titles are virtually non-existent in the children's materials cited.

Perhaps the most helpful sections of Part 1 are those that discuss the review itself. Here we find a variety of practical suggestions and a checklist for general evaluation.

Part 2 considers specific types of materials and evaluative approaches to them. Books are the primary focus but nonprint materials (including computer software) are also discussed. With the exception of drama, the authors cover most genre and media. Each chapter contains a checklist of appropriate questions for evaluating specific materials. Four of the eight chapters also include a list of "Books mentioned" as examples of genres. Generally the advice offered is sound, although there are inconsistencies and contradictions and one wonders sometimes why particular sections have been included. The discussion of prosody, for instance, seems inappropriate since it is inadequate to the task of turning the neophyte reviewer into an expert on poetic analysis. It is possible that some of the inconsistencies (such as the praise of Beatrix Potter's rich, sophisticated vocabulary and the insistence that vocabulary for young children "must be simple," pp. 58, 109) are a result of two authors' having worked on separate sections of the book. Still, a good editor should have caught these problems and also corrected the occasional – but glaring – faults in grammar.

Childview is a rather uneven book that might have been better realized. It is, however, serviceable and should be useful to students, teachers, librarians, and others who evaluate and review material for children.

Mary G. Hamilton, associate professor of English and Humanities at Athabasca University in Alberta, develops and delivers home study courses for adults, including Canadian and children's literature.

LUTTER CONTRE LA PEUR

Au fond des mers, Louis Caron. Illus. Francis Back. Montréal, Boréal Jeunesse, 1987. 48 pp. 8,95\$ broché. ISBN 2-89052-209-1.

Bruno Bettelheim, l'auteur de *Psychanalyse des contes de fées* (Paris 1976), est convaincu de l'utilité psychique des ces textes traditionnels. Selon lui, leur

sagesse millénaire serait bénéfique à l'enfant dans son apprentissage du monde. En conséquence, il jette l'anathème sur les écrivains modernes de littérature pour enfants, puisqu'ils "traumatisent" leurs lecteurs beaucoup plus que les éléments effrayants qu'on reproche aux récits de tradition folklorique. Et pourtant, avec bien d'autres critiques du célèbre psychologue (voir *Psychanalyse des contes de fées*, pp. 554-68), je doute du bien-fondé de son point de vue. L'étude des structures du mythe persuade facilement que le conte de fées, d'origine mythique, ne fait que renforcer les stéréotypes sexuels, un manichéisme affligeant et un ordre hiérarchique patriarcal avec ses dominateurs et ses dominés pris dans l'engrenage de la concurrence et de la consommation. A prime abord, les événements racontés par Caron semblent tendre à la fois vers le traditionnel et le moderne, le fantastique côtoyant toujours le scientifique. Cet auteur, qui s'adonne pour la première fois au livre pour enfants, tenterait-il donc de désarticuler l'"ancien message" pour le transformer, pour lui faire revêtir une tonalité nouvelle?

D'une langue imagée et simple, renforcée de façon sûre par les illustrations de Francis Back d'un style fruste mais très suggestif, le texte réussit admirablement à soutenir l'intérêt. Antoine, un vieux pêcheur, et Marco, son jeune ami, lors d'une plongée à la recherche de perles, ont été capturés par des monstres mi-poissons, mi-hommes qui vivent dans un palais de coquillages au fond d'une immense caverne sous-marine. Désespérée, Anna, la soeur cadette de Marco, va demander de l'aide à Aquarius, un vieux savant méprisé de tout le village, qui a inventé une pieuvre mécanique téléguidée qui sait parler aux poissons. Grâce au courage de la fillette, qui plonge pour supplier le roi de cette race aquatique, mais grâce surtout aux inventions du professeur, Antoine et Marco sont sauvés de justesse. Dans un laboratoire, on était en train de les métamorphoser en hommes-poissons. A la fin, la dangereuse cité fantastique des mers disparaît grâce au savoir réhabilité d'Aquarius.

Usant de "toutes les ruses de son métier", selon la formule de la jaquette du livre, Caron sait raconter. Sans doute y avait-il des problèmes insurmontables: faire parler la fillette au fond des mers sans masque, comme on le voit dans une vignette, ou bien y faire fumer la pipe au roi. Peu importe, laissons à l'imagination carte blanche. D'ailleurs, aucun des trois enfants de 5 à 13 ans à qui j'ai demandé de lire ce livre, n'a remarqué d'incongruités. Le plus âgé, un garçon, a particulièrement apprécié le défi de la plongée sous-marine, surtout qu'il s'agissait de découvrir des perles. A son insu peut-être il retrouvait deux composantes du conte de fées: la conquête du pouvoir et la recherche du trésor. Quant aux plus jeunes, ils ont frissonné à l'idée d'être transformés en poissons. Réaction on ne peut plus normale! La peur du différent est inscrite au coeur même de toute culture: pour exister, il faut se différencier, victimisant tout ce qui est autre que soi. Mais si ce mécanisme de survie a permis depuis des siècles aux hommes de se distinguer et même d'évoluer, il ne peut au-

jourd'hui fonctionner, comme on le sait, qu'au risque d'une annihilation complète. Et c'est à ce niveau que le conte de Caron pêche le plus, car il est structuré sur un manichéisme racial et moral où les bons héros s'opposent aux Autres mauvais (comme dans le conte de fées). Leur antagonisme foncier ne peut aboutir qu'à une bataille menant à la destruction totale de l'Autre, des hommes-poissons.

Paradoxalement, dans une entrevue avec Gérard Gaudet dans *Voix d'écrivains* (Montréal 1985), Caron explique la source créatrice de ses oeuvres en exploitant l'image de la caverne (lieu secret, profond, peuplé de ses personnages) de façon beaucoup plus positive que dans le conte que nous analysons. "Comment vivre alors en compagnie de ces personnages qui habitent cette caverne?" s'interroge-t-il. Et sa réponse: "Avec une énorme fraternité[...] Quand je recontre un bossu au fond de ma caverne[...]une femme cruelle[...]un enfant laid[...]je ne peux qu'[...]éprouver une profonde sympathie" (pp. 32-33). Serait-ce trop demander qu'il en éprouve aussi pour ces hommes-poissons avec qui l'on partage une certaine humanité? Son conte aurait-il été d'une moindre puissance expressive, si des liens insolites de respect mutuel s'étaient établis entre les deux races?

Les rôles sexuels attribués aux personnages ne sont pas non plus sans reproches. Anna, intuitive et courageuse, réussit sa mission salvatrice, mais dans le village (lieu privilégié pour les personnages et le lecteur), le Savoir et donc le Pouvoir sont entièrement entre les mains des hommes: le savant reconnu par les siens ainsi qu' Antoine et les autres pêcheurs. Tableau d'une actualité tristement indéniable. Finalement, la science, en tant que moyen de triompher de l'inconnu et du mystère, se revêt aussi de négativité pour les héros comme pour les victimes. Comme la magie dans le conte de fées, la science s'emploie ici de façon maléfique chez les hommes-poissons, tout en permettant au "bon côté" de sauver les siens. Loin d'être une source d'espoir pour un avenir meilleur, la science devient simplement un autre outil dans l'éternelle guerre entre bons et méchants. Le conte de Caron ne fait donc que renforcer un manichéisme simpliste et insalubre.

L'auteur a beau dire, au cours de sa conversation avec Gérard Gaudet, qu'il écrit afin de lutter contre la peur, afin d'affronter et d'interpréter le mystère. Au contraire, il me semble qu' en se servant de structures narratives millénaires, il ne fait que contribuer à la perpétuation d'une attitude d'affrontement contre l'inconnu et la différence, au lieu de montrer à ses jeunes lecteurs les avantages de la compréhension et l'utilité d'un geste généreux. Cependant, en toute justice, il faut ajouter que la plupart des livres pour enfants, traditionnels ou "modernes", n'auraient pas passé l'épreuve des critères analytiques utilisés ici, et que le conte de Caron est probablement meilleur que nombres d'autres.

Victor-Laurent Tremblay enseigne la littérature à l'Université Wilfrid Laurier.

JOUER AVEC LES IMAGES



Bonne fête Madeleine, Michel Aubin. Illus. par Héléne Desputeaux. Montréal, Boréal, 1987. 23 pp. 6,75\$. ISBN 2-89052-201-6.

Quatrième album d'une série, *Bonne fête Madeleine* nous est présenté par les éditions du Boréal Express. Cette série s'adresse aux enfants de 3 à 8 ans.

Madeline prépare son anniversaire. Née un 29 février, Madeleine avec son père Julien, a des idées farfelues pour souligner cet évènement. C'est un jour important pour cette petite fille puisqu'elle ne peut fêter son anniversaire qu'à

tous les quatre ans.

Avec ce brin d'espièglerie et cette soif du rêve qui la caractérisent, Madeleine nous entraîne dans son monde imaginaire. Surtout, elle ne manque pas d'idées! "On pourrait faire des centaines d'invitations pour tout le quartier... Il y aurait même des clowns, des jongleurs, presque tout un cirque. On paraderait gaiement sous un feu d'artifice époustoufflant. Quel délire!"

Comme les rêveries de Madeleine, les images elles-mêmes du livre débordent de créativité. Les illustrations sont drôles, fantaisistes et merveilleuses. A cause du peu d'information textuelle, tout se découvre, se lit et se comprend par les images. Elles dominent vraiment le texte. Ce livre est intéressant si on sait les exploiter. On peut aller chercher à travers elles, une foule de détails que le texte ne nous donne pas. Par exemple, pour connaître l'âge de Madeleine, il faut compter les chandelles du gâteau d'anniversaire. (p. 16) L'auteur du livre ne nous parle pas d'un chat ni du personnage qui apparaissent tous les deux au début du livre. (p. 5) Et ces enfants qui fêtent au parc? Il y en a tellement. Font-ils vraiment partie de la fête? En observant l'image (p. 20-21), on se rend compte que les enfants possèdent tous un chapeau de fête.

Pour les 6-8 ans, il y a matière à observer et à découvrir dans "*Bonne fête Madeleine*". On pourrait suggérer à ces jeunes lecteurs de composer eux-mêmes un texte à partir des illustrations.